

**LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN**

***CORRESPONDANCE THÉOSOPHIQUE***

avec

**N.A. KIRCHBERGER**

(1792-1797)

**suivie de la correspondance de Saint-Martin**

avec

**FRANÇOIS VICTOR et SOPHIE EFFINGER**

**Nouvelle édition\* procurée  
par**

**ROBERT ET CATHERINE AMADOU**

\* Voir le début dans l'EdC, depuis le n° 31-32.  
© Robert Amadou pour la transcription.

## KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

25-7-1792

Morat, le 25 juillet 1792

<sup>1</sup> Recevez mes remerciements, Monsieur, pour la lettre intéressante que vous avez bien voulu m'adresser le 12 de ce mois. J'ai été on ne peut pas plus sensible à la promptitude avec laquelle vous avez répondu à la mienne.

<sup>2</sup> L'indication d'un pays nouveau par lequel on peut passer pour arriver à son but est déjà un très grand bienfait pour le voyageur. Sans doute c'est à lui de surmonter les obstacles qu'il trouve en son chemin, trop heureux si ces obstacles lui ont été annoncés, de même que les soulagements qu'il peut attendre.

<sup>3</sup> Je crois aussi que la voie active n'est pas inutile au commencement. Je me figure que si, d'après les indications d'un observateur expérimenté et profond, un voyageur entreprend le passage, depuis la Houdsons Bay<sup>1</sup> au Nootka Sund<sup>2</sup>, il trouvera d'abord des glaces qu'il faudra rompre à coups de hache, et peut-être des bancs de sable desquels il ne pourra se détacher qu'avec des leviers ; mais, dès qu'il sera dans les pleines eaux, il n'aura qu'à étendre les voiles pour voguer. Tout ce qu'il risque, ce seront encore quelques petits écueils et des vents qui *avoisinent* le véritable bon vent et qui pourraient le détourner ; mais, à l'aide des indications reçues d'un bon pilote et de sa boussole, il saura les discerner.

<sup>4</sup> Je vous ai parlé des ouvrages de M<sup>me</sup> G.<sup>3</sup>, sans lesquels je crois qu'il ne m'aurait guère été possible de comprendre plusieurs passages *des Erreurs et de la vérité*<sup>4</sup> et du *Tableau naturel*<sup>5</sup>. Ceci est d'autant plus remarquable que vous ne les [avez] jamais lus.

<sup>5</sup> Plus que cela, il se trouve une conformité parfaite entre l'explication importante de l'instruction d'Élie, page 78, t. II du *Tableau naturel*, et plusieurs

---

<sup>1</sup> En français, la baie d'Hudson.

<sup>2</sup> Couramment aujourd'hui : Nootka Sound.

<sup>3</sup> Sc. M<sup>me</sup> Guyon.

<sup>4</sup> Edimbourg [Lyon], 1775 ; fac-sim., Hildesheim, G. Olms, 1975.

<sup>5</sup> Edimbourg [Lyon ?], 1782, 2 vols. ; fac-sim., Hildesheim, G. Olms, 1980.

passages de M<sup>me</sup> G. Voici comme le *Tableau naturel* s'explique : « Élie étant sur la montagne, il reconnut que le Dieu de l'homme ne se trouvait ni dans un vent violent, ni dans le tremblement de l'air, ni dans le feu grossier et dévastateur<sup>1</sup>, mais dans *un vent doux et léger*, qui annonce le calme et la paix dont la *Sagesse* remplit tous les lieux qu'elle approche ; et, en effet, c'est un signe des plus sûrs pour démêler la *vérité* d'avec le mensonge<sup>2</sup>. » Or, ceci est l'abrégé de tout ce que M<sup>me</sup> G. dit de meilleur sur cette instruction d'Élie<sup>3</sup>.

<sup>6</sup> La même conformité existe sur d'autres points essentiels entre M<sup>me</sup> G. et Jacob B.<sup>4</sup>, dont j'ai pu découvrir un volume in-4°. Cette ressemblance m'a d'autant plus frappé que je suis moralement sûr que M<sup>me</sup> G. n'a jamais su un mot d'allemand et qu'il est impossible que notre ami B. ait pu lire M<sup>me</sup> G., puisqu'elle est née une vingtaine d'années après la mort de notre Philosophe teutonique.

<sup>7</sup> Il y a des personnes pour lesquelles la lecture des ouvrages théosophiques serait une nourriture trop forte, auxquelles on pourrait, si l'occasion s'en présente, indiquer les œuvres de M<sup>me</sup> G. pour leur faire aimer l'esprit du christianisme ; mais je crois que ses ouvrages commencent à devenir rares en France.

<sup>1</sup> Sic chez Kirchberger pour *dévastateur*.

<sup>2</sup> La citation est exacte, sous la réserve que quelques mots manquent avant et après le premier mot cité et que la distribution des italiques a été par nous quelque peu modifiée.

<sup>3</sup> Sur III [= I] Rois XIX, 12, ap., *Les Livres de l'Ancien Testament, avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure, divisés en douze tomes*, Cologne [Amsterdam, éd. par Pierre Poiret], J. de La Pierre, 1715 (les titres des tomes portent 1714), t. V [= vol. III], p. 617-618. Voici le texte.

« V. 12. Après le tremblement il s'alluma un feu ; et le Seigneur n'était pas dans le feu. Après le feu on entendit le souffle d'un petit zéphyr.

« *Après ce tremblement* et cette émotion de la partie inférieure, *il s'allume un si grand feu* dans la volonté qu'il semble que l'on ne puisse porter son incendie ; les côtes s'enlèvent de la véhémence de ce feu. Y a-t-il rien de plus grand que cela ? C'est ce qui passe en de certains esprits pour la perfection la plus consommée, car c'est là le brasier de la charité et l'amour le plus fort. Ces personnes sont comme une fournaise ardente : elles embrasent tout ce qui les touche ; c'est assurément Dieu même. Ah non ! vous vous trompez : *Dieu n'est point en tout cela*. C'est bien quelque petite chose de lui qui marque qu'il est proche, mais ce n'est point lui.

« Ô ! que la plupart des hommes sont trompés ! On prend pour la plus éminente sainteté ce qui est très peu de chose et l'on n'a que du rebut pour ce qu'il y a de plus éminent en Dieu ! Une vie abjecte, méprisée, condamnée, cachée, inconnue, simple et comme toute naturelle est la vie de Dieu ; et cependant elle fait horreur à tout le monde ! La vie éclatante de miracles, de force, de ferveur, de choses extraordinaires, attire l'admiration et l'estime des hommes, et tout cela n'est point Dieu. Mais *après le feu vint le souffle d'un petit vent*. Ce zéphyr est une caresse délicate et subtile que Dieu fait à l'âme ; et c'est ce en quoi il y a plus de Dieu. C'est un air tranquille, serein, agréable et doux, qui succède à ces états impétueux ; et cet état est bien plus parfait que les autres : c'est en celui-là que se trouve la vraie communication de Dieu, autant qu'elle peut être reçue par la créature élevée et anoblie extrêmement. Élie est le modèle de l'état le plus parfait et le plus élevé qui soit dans la créature en lumières et amour perceptible. C'est pourquoi sainte Thérèse, vraie fille d'un si saint père, a été si admirable dans cette voie. [Lors, Élie couvre son esprit, le voilant de sa propre misère.] »

<sup>4</sup> Sc. Jacob Böhme.

<sup>8</sup> J'ai appris que des *personnes* bien intentionnées, en Suisse, avaient fait réimprimer une édition complète, il y a deux ans ; elle se trouve chez Louis Luquiens, libraire à Lausanne<sup>1</sup>.

<sup>9</sup> Ses principaux ouvrages me paraissent être ses *Lettres*<sup>2</sup>, son *Explication du Vieux et du Nouveau Testament*<sup>3</sup> et sa *Vie* écrite par elle-même<sup>4</sup>.

<sup>10</sup> Un entre-deux encore plus à la portée des gens du monde que les ouvrages de M<sup>me</sup> G. me semblent les *Lettres spirituelles de M. de Fénelon*, imprimées en 4 volumes 8°, 1767<sup>5</sup>, qui se trouveront à Paris et à Lyon. Ce recueil contient quelques lettres au duc de Bourgogne et au duc de Beauvilliers, qui, suivant moi, sont des chefs-d'œuvre pour faire aimer et pratiquer la religion à ceux qui sont au milieu du monde et des affaires. M. de Fénelon n'a pas été canonisé par la cour de Rome, mais il le sera dans le cœur de tous les honnêtes gens qui liront ses ouvrages.

<sup>11</sup> Vous avez la bonté, monsieur, de me dire, dans votre dernière lettre des choses très intéressantes sur les puissances et la nécessité de les classer ; mais pour les classer, il faudrait pouvoir en faire l'énumération. Or, ceci est un domaine entièrement nouveau pour moi, où je ne connais personne. Aussi recevrais-je avec reconnaissance tous les renseignements que vous jugerez à propos de me communiquer sur ces matières.

<sup>1</sup> Une communication très obligeante de M. Silvio Corsini, conservateur de la Réserve précieuse, Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne, procure là-dessus des précisions. « Nous possédons une édition des *Œuvres* de M<sup>me</sup> Guyon imprimée à Lausanne en 1790 et 1791, sous l'adresse fictive de « Paris, chez les libraires associés » : - Vol. 1 à 20. *La Sainte Bible avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure*. - Vol. 21-22. *Discours chrétiens et spirituels sur divers sujets qui regardent la vie intérieure, tirés la plupart de la S<sup>te</sup> Ecriture*. - Vol. 23-24. *Opuscules spirituels*. - Vol. 24-27. *Justifications de la doctrine ...* - Vol. 28. *L'âme amante de son Dieu, représentée dans les emblèmes de Hermannus Hugo et dans ceux d'Othon Vaenius sur l'amour divin*. - Vol. 29-32. *Poésies et cantiques spirituels sur divers sujets qui regardent la vie intérieure...* - Vol. 33-35. *La vie de Madame J. M. B. de la Mothe-Guyon, écrite par elle-même*. - Vol. 36-40. *Lettres chrétiennes et spirituelles...* (Londres [i. e. Lausanne, Antoine Chapuis], 1767-1768). Cette édition est due au zèle d'un pasteur vaudois nommé Jean-Philippe Dutoit-Membrini (voir, à ce propos, Jules Chavannes, *Jean-Philippe Dutoit*, Lausanne, 1865, p. 137-138)<sup>o</sup>. Les 35 premiers volumes ont été imprimés à Lausanne par Henri-Emmanuel Vincent, identifiables à son matériel typographique, probablement aux frais de Dutoit-Membrini. Le libraire auquel se réfère Kirchberger est bien Louis Luquiens, actif de 1791 à 1794 (*Le Livre à Lausanne : cinq siècles d'imprimerie et d'édition*, Lausanne, 1993, p. 351).

<sup>2</sup> *Lettres chrétiennes et spirituelles sur divers sujets qui regardent la vie intérieure ou l'esprit du vrai christianisme*, Cologne [Amsterdam], J. de la Pierre, 1717-1718 (éd. Pierre Poiret). Éd. de Dutoit, augm. de la « correspondance secrète » avec Fénelon, Londres [Lyon], 1767-1768.

<sup>3</sup> Titres approximatifs. Pour le Vieux Testament, voir *supra* n. 3 du § 5. *Le Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure*, Cologne [Amsterdam, éd. de Pierre Poiret], J. de La Pierre, 1713, 8 tomes en 7 vols. (éd. de Pierre Poiret).

<sup>4</sup> *La Vie de Madame J.-M. B. de La Mothe Guyon, écrite par elle-même...*, 1<sup>re</sup> éd. (par Pierre Poiret) ; à Amsterdam, 1720 ; 2<sup>e</sup> éd. (par Dutoit-Membrini), à Lausanne, 1791 Voir détails dans l'excellente « bibliographie sommaire » de Jean Bruno, *La vie de Madame Guyon, Les Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, VI [1962], p. XXII-XXIV.

<sup>5</sup> « Les lettres spirituelles », in *Œuvres spirituelles de feu M<sup>sr</sup> François de Salignac de La Mothe-Fénelon*, nouv. éd., s.l., 1767, t. III et IV.

<sup>12</sup> L'observation sur les voisins m'a surtout frappé. Je ne doute point que, dans l'école dont vous me faites mention<sup>1</sup>, le maître<sup>2</sup> n'ait donné des indices suffisants pour discerner les puissances favorables d'avec celles qui ne le sont pas. Je me représente qu'il y a des manifestations extérieures et intérieures. Dans les unes et les autres les voisins peuvent s'y glisser ; ainsi, que les moyens de les discerner sont importants. Je crois que le meilleur remède pour se mettre à couvert de toute influence défavorable est une confiance totale dans l'amour et dans le pouvoir du Grand Principe, confiance devant laquelle les voisins disparaîtront comme les ombres devant l'approche du soleil.

<sup>13</sup> L'école par laquelle vous avez passé pendant votre jeunesse me rappelle une conversation que j'ai eue, il y a deux ans, avec une personne qui venait d'Angleterre et qui avait des relations avec un Français habitant de ce pays, nommé M. de Hauterive<sup>3</sup>. Ce M. de Hauterive, d'après ce qu'elle me disait, jouissait de la connaissance physique de la cause active et intelligente, qu'il y parvenait à la suite de plusieurs opérations préparatoires, et cela pendant les équinoxes, moyennant une espèce de désorganisation, dans laquelle il voyait son propre corps sans mouvement, comme détaché de son âme ; mais que cette désorganisation était dangereuse, à cause des voisins qui ont alors le plus de pouvoir sur l'âme ainsi séparée de son enveloppe qui lui servait de bouclier contre leurs actions. Vous pourriez me dire, par les préceptes de votre ancien maître, si les procédés de M. de Hauterive sont erreur ou vérité ?<sup>4</sup>.

<sup>14</sup> Un autre fait est celui de madame la marquise de La Croix<sup>5</sup>, qui doit avoir des manifestations. L'on m'a dit qu'elle en jouissait même en société et qu'elle suspendait la conversation pour écouter ce que lui disaient ses amis d'un autre cercle. Sans doute que vous avez ouï parler de M<sup>me</sup> de La Croix : était-elle dans l'illusion ou dans la vérité ?

<sup>15</sup> Je suis entièrement d'accord avec vous : « Notre être étant central, doit trouver dans le centre d'où il est né tous les secours nécessaires à son existence<sup>6</sup>. » Nous approcher de ce centre *dès cette vie même*, c'est le but de tous nos désirs ; entre ce centre et nous, il y a des intermédiaires, des obstacles à vaincre et des secours à recevoir. La voix intime et secrète, voilà sans doute le grand point. Une disposition qui me paraît y tendre est d'envisager les vertus secondaires comme des agents et non comme les distributeurs de grâces ; recevoir ce qu'ils nous donnent avec reconnaissance pour le Grand Donateur,

<sup>1</sup> *Supra* lettre # 4, § 9.

<sup>2</sup> Sc. Martines de Pasqually.

<sup>3</sup> Sc. Jean-Jacques Du Roy d'Hauterive, réaux-croix et *locum tenens* de la grande souveraineté de l'Ordre des élus coëns, après la mort du premier successeur de Martines, Caignet de Lestère. (Voir *Les Leçons de Lyon aux élus coëns*, Dervy, 1999, index.)

<sup>4</sup> Sur la nature de ces procédés d'équinoxe, voir note 1 à la réponse de SM, *infra*, lettre 9, § 7.

<sup>5</sup> Sc. notre célèbre Geneviève de Jarente, marquise de La Croix.

<sup>6</sup> *Supra* lettre # 4, § 8. Variante : SM avait écrit : *où il est né*.

mais diriger notre âme et notre culte vers la source, vers le Grand Principe même.

<sup>16</sup> Un des grands moyens de rapprochements, suivant moi, qu'il nous indique, c'est de faire sa volonté. Or, faire sa volonté est précisément s'assimiler à ses agents et, par là, leur faciliter leurs opérations sur nous.

<sup>17</sup> Quant aux manifestations, soit intérieures, soit extérieures, je les regarde comme des moyens pour augmenter notre foi, notre espérance et notre charité, qui sont des avantages d'un prix inappréciable ; mais encore là-dessus, remettons-nous à la Volonté suprême. Si elle juge à propos de nous ouvrir les yeux, elle le fera ; sinon la voie de foi, sans lumière distincte, ne peut pas déplaire au Grand Principe : « Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru <sup>1</sup> ! »

<sup>18</sup> Vous me dites supérieurement bien : « Quand notre esprit a acquis, par la grâce d'en haut, ses propres mesures, les éléments deviennent ses sujets et même ses esclaves, de simples serviteurs qu'ils étaient auparavant<sup>2</sup>. » Notre esprit acquiert ses propres mesures, ce me semble, lorsque nous ne vivons plus de notre propre vie, et que le Verbe vit en nous dans toute sa plénitude, qu'il absorbe toutes nos facultés, que notre esprit se perd, pour ainsi dire, dans le sien. C'est le degré le plus élevé auquel l'homme puisse atteindre, que l'on peut appeler consommation en unité. Alors, ce n'est plus nous qui agissons, mais le Créateur qui agit par nous, qui commande aux éléments. Que cet état apostolique soit possible encore dans notre temps, c'est de quoi je ne doute pas un instant : non seulement la raison, mais encore l'expérience nous le prouve.

<sup>19</sup> Je ne citerai qu'un exemple. Lorsque le père Lacombe<sup>3</sup> traversait le lac de Genève, il s'éleva un orage si violent que les bateliers ne conservaient plus aucune espérance ; alors le père Lacombe ordonna aux vagues de se calmer, et au même instant les vagues se calmèrent. Le fait est rapporté par un témoin oculaire, dont la probité est au-dessus de tout soupçon. Voyez *la Vie de M<sup>me</sup> Guyon* ; je ne l'ai pas sous les yeux, mais je crois qu'il se trouve dans le deuxième volume<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Évangile selon saint Jean, XX, 29.

<sup>2</sup> *Supra*, lettre # 4, § 12.

<sup>3</sup> François La Combe (plutôt que Lacombe), religieux barnabite, né vers 1640 et mort à Charenton-le Pont en 1715, confesseur et directeur spirituel de M<sup>me</sup> Guyon.

<sup>4</sup> *La Vie de Madame ... Guyon écrite par elle-même ...*, 1791, *op. cit.*, t. II, ch. III, § 7, p. 25-26. (Même réf. et même texte in 1<sup>re</sup> éd., 1720, *op. cit.*). « On écrivit au père La Combe pour le prier de me venir confesser. Il marcha toute la nuit à pied avec beaucoup de charité, quoiqu'il y eût huit grandes lieues ; mais il n'allait point autrement, imitant en cela comme en tout le reste Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sitôt qu'il entra dans la maison, sans que je le susse, mes douleurs s'apaisèrent et lorsqu'il fut entré dans ma chambre et qu'il m'eut bénie, m'appuyant les mains sur la tête, je fus guérie parfaitement et je vidai mes eaux, en sorte que je fus en état d'aller à la messe. Les médecins furent si fort surpris qu'il ne savaient à quoi attribuer ma guérison ; car, étant protestants, ils n'avaient garde d'y reconnaître du miracle. Ils dirent que c'était folie, que j'étais malade d'esprit,

<sup>20</sup> Vous me donnez connaissance d'une idée très intéressante en me mandant que les agents bienfaisants se servent pour leurs manifestations d'une lumière à eux, laquelle est cachée dans les éléments. Le peu de connaissances physiques que j'ai me rendent cette ouverture on ne peut pas plus vraisemblable. Veuillez avoir la bonté de m'indiquer le traité particulier de J. B. où cette assertion se trouve<sup>1</sup>.

<sup>21</sup> Recevez aussi mes remerciements bien sincères pour l'indication de ses ouvrages. Dans le moment où j'écris, je viens de recevoir encore trois volumes in-8° d'une belle édition de 1682<sup>2</sup>.

<sup>22</sup> Je transcrirai les titres de chaque traité que je possède, pour que vous puissiez vous référer sur eux dans les éclaircissements que vous jugerez à propos de me communiquer, et aussi, en cas que vous trouviez quelques lignes ou quelques expressions qui vous arrêtent, que je puisse de mon mieux vous les rendre en français, quoique, pour les bien traduire, la chose soit difficile et peut-être, à plusieurs égards, au-dessus de mes forces.

23                      ÉDITION DE 1675 IN-4<sup>TO</sup> PUBLIÉE PAR FRANKENBERG

- I.     *Jacob Boehms Lebensbeschreibung.*
- II.    *Weg zu Christo in sechs Büchern.*
- III.   *Pforte göttlicher Beschaulichkeit. Was Mysterium magnum seye &c.*
- IV.   *Trost Schrift von den vier Complexionen.*
- V.    *Sendschreiben 1° was ein Christ seye. 2<sup>do</sup> von Tödung des Antichrist in uns.*
- VI.   *Zwey Büchlein von Christi Testament : 1° von der heil. Tauffe ; 2° vom heil. Abendmahl.*

---

et cent extravagances dont étaient capables des gens d'ailleurs fâchés de ce qu'ils savaient que l'on venait pour retirer de l'erreur ceux qui le voudraient. Il me resta cependant une toux assez forte et ces sœurs me dirent d'elles-mêmes qu'il fallait aller auprès de ma fille pour prendre du lait durant quinze jours, et puis après que je reviendrais. Sitôt que je partis, le père La Combe, qui s'en retournait et qui était dans le même bateau, me dit : *Que votre toux cesse !* Elle cessa d'abord, et, quoiqu'il vînt une furieuse tempête sur le lac, qui me fit vomir, je ne toussai plus du tout. Cette tempête devint si furieuse que les vagues pensèrent renverser le bateau. Le père La Combe fit un signe de croix sur les ondes et, quoique les flots devinssent plus mâtinés, ils n'approchèrent plus, mais se brisaient à plus d'un pied du bateau ; ce qui fut remarqué des marinières et de ceux qui étaient dans le bateau, qui le regardaient comme un saint ; et ainsi, étant arrivée à Tonon [aujourd'hui Thonon] dans les Ursulines, je me trouvai si parfaitement guérie qu'au lieu de me faire des remèdes, comme je me l'étais proposé, j'entrai en retraite, et j'y fus douze jours. »

<sup>1</sup> Dans la marge gauche et de l'écriture de SM : 3 pp. [sc. *Trois Principes*] 10 : 41 ; ch. 15 : 48- 52. *Épîtres*, 47 : 13-16. Cela est un mémorandum de SM en vue de sa réponse (lettre # 6, § 4).

<sup>2</sup> Voir § 24.

- VII. *Von sechs Puncten, hohe und tiefe Gründung. Eine offene Pforte aller Heimlichkeiten.*
- VIII. *Clavis oder Schlüssel etlicher Wörter, so in allen des Autoris Büchern zu finden.*
- IX. *Tabula Principiorum, von Gott der grossen und kleinen Welt. (Trois de ces tables y sont jointes.)*
- X. *Weissagungen aus der glorwürdigsten Jesus Monarchie, aus J. Boehms Schrifften gezogen von Kuhlmann.*
- XI. *Beschreibung des dreyfachen Lebens im Menschen.*
- XII. *Dialog zwischen einer durstenden Seele nach der Quelle des Lebens und einer erleuchtenden Seele. (Ce dernier traité paraît être de Frankenberg.)*

24

<sup>1</sup>ÉDITION DE 1682

DE LAQUELLE JE N'AI JUSQU'À PRÉSENT QUE 3 VOLUMES IN-8°

- I. *Von der Genaden-Wahl, das ist wie der Mensch zu göttlicher Erkenntnis gelangen möge.*
- II. *Von den sechs Puncten.*
- III. *Die kleinen sechs Puncte.*
- IV. *Vom irdischen und himmlischen Mysterio, in 9 Texten.*
- V. *Betrachtung göttlicher Offenbahrung in 177 Fragen .*
- VI. *De signatura rerum.*
- VII. *Clavis oder Schlüssel der vornehmsten Wörter so in allen des Autoris Bücherer zu finden.*
- VIII. *Einige speciale claves welche J. B. seinen vertrauten Freunden mitgetheilet hat.*
- IX. *Tabula principiorum.*
- X. *Viertzig Fragen von der Seele.*
- XI. *Vom Dreyfachen Leben des Menschen. (Beaucoup plus étendu que dans l'édition de 1675.)*
- XII. *Theosophische Send-Briefe.*
- XIII. *Bedenken über Ezaï Stiefels Büchlein.*
- XIV. *Apologie gegen Stiefel, gegen Tieken, gegen den Pastor Richter.*

<sup>25</sup> Le peu que j'aie pu voir encore dans ces ouvrages m'a frappé. J'ai trouvé sur différents points une solidité et une clarté remarquables ; sur d'autres

<sup>1</sup> L'original des lettres de Kirchberger (fonds Z) souffre ci-après d'une lacune matérielle (§§ 24 à 37). Nous donnons ci-dessous le texte manquant, d'après l'assez bonne copie conservée à la Bibliothèque municipale de Grenoble (fonds Prunelle de Lière). En dépit d'une récente farce involontaire, cette copie n'a rien d'un original, et la table de la seconde édition de Boehme manifeste une piètre connaissance de la langue allemande, que nous avons compensée au mieux.



objets une obscurité qui m'aurait arrêté tout court, si vous ne m'aviez pas encouragé. Il est vrai que J. B. est l'homme le plus étonnant de son siècle.

<sup>26</sup> Il me manque encore

1° *Aurora* ;

2° son ouvrage *Von den 3 Principien*, que Arnold recommande aussi comme la véritable introduction à ses ouvrages ;

3° *Die 3 Bücher von der Menschwerdung Christi*.

J'ai donné commission en Allemagne de me les découvrir.

<sup>27</sup> Hiel<sup>1</sup> et Jeanne Leade, que vous avez eu la bonté de m'indiquer<sup>2</sup>, sont deux nouvelles connaissances pour lesquelles je vous prie d'agréer mes remerciements.

<sup>28</sup> Arnold contient, outre cela, des choses très remarquables dans son *Histoire de l'Église et des hérétiques* ; il était lui-même un homme intéressant et très instruit.

<sup>29</sup> J'ai de lui encore un ouvrage sous le titre : *Das Geheimniß der Göttlichen Sophia*<sup>3</sup>, 1700, in-8°, qui me semble être sorti d'une bonne source.

<sup>30</sup> Son *Histoire de l'Église* est incomparablement plus facile à comprendre pour un étranger que les écrits de notre ami B. Mon édition de son *Histoire de l'Église*, que j'ai acquise sur votre indication, est en 4 volumes in-f°, 1700<sup>4</sup>. Le 4<sup>e</sup> tome contient des documents et des traités, soit entiers, soit extraits.

<sup>31</sup> Dans ce 4<sup>e</sup> tome, section 3, n° 9, il se trouve un précis de plusieurs ouvrages de Hiel, dont le nom véritable est Henry Janson, né dans les Pays-Bas. Il a vécu aux environs de 1550.

<sup>32</sup> Toute cette partie des connaissances humaines est si intéressante que je me propose de lui destiner autant de temps que possible et, si vous ne vous lassez pas de me continuer vos directions, j'espère qu'avec l'aide de Dieu ce ne sera pas sans succès.

<sup>33</sup> Vous approuvez la règle que je crois la plus essentielle pour avancer dans la lumière : confiance et abandon. Vous l'augmentez d'une adjonction bien importante, qui est de supprimer tout mouvement de l'homme ; c'est le point

<sup>1</sup> Sc. Henri Janson, ou mieux Hendrik Jansen, haut mystique des Pays-Bas, au XVI<sup>e</sup> siècle. (Cf. *infra*. § 31).

<sup>2</sup> *Supra*, lettre # 4, § 20.

<sup>3</sup> *Das Geheimniß der göttlichen Sophia oder Weißheit*, Leipzig, Fritsch, 1700 (Le secret de la divine *Sophia* ou de la Sagesse).

<sup>4</sup> *Gottfried Arnolds unpartheyische Kirchen- und Ketzer-Historien, vom Anfang des Neuen Testaments biss auf des Jahr Christi 1688*, Francfort s/Main, 1699-1700.

essentiel pour entrer dans la lumière, c'est la porte étroite par où peu de monde passe. M<sup>me</sup> G. appelle ce qui s'oppose à cette suppression *propriété*, et notre ami B. *die Selbstheit*. Je vous prie de remarquer la ressemblance entre ces deux terminologies, sans qu'ils aient su quelque chose l'un de l'autre. Je recevrai tout ce que vous voudrez m'indiquer sur cet objet capital et les chemins qui y conduisent avec reconnaissance.

<sup>34</sup> Ma présente lettre est déjà si longue que je réserverai mes citations du *Tableau naturel* et ma seconde observation sur la nature élémentaire pour un autre courrier.

<sup>35</sup> Je me suis livré aujourd'hui au plaisir de m'entretenir avec vous ; je n'en connais guère de plus grand, excepté celui de recevoir de vos lettres. Vu la bonté avec laquelle vous entrez dans chaque détail que je prends la liberté de vous proposer, j'ose espérer que notre correspondance ne finira pas de sitôt.

<sup>36</sup> Je me plais aussi à me flatter d'une espérance bien douce, de l'espérance que le « même centre nous rapprochera toujours de plus en plus<sup>1</sup> », étant persuadé que les véritables liaisons, et les seules durables ici-bas, sont celles qui se fondent sur l'amour du Grand Principe que nous adorons l'un et l'autre.

<sup>37</sup> P. S. Veuillez m'adresser vos lettres à Morat. Je reste ici pendant la bonne saison ; il n'y a jusqu'à la fin de l'automne que des affaires essentielles qui me font quitter ce séjour, et ce n'est jamais que pour un petit intervalle de trois à quatre jours.

## 6

### SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

11-8-1792

Paris, le 11 août 1792

<sup>1</sup> Je ne puis vous écrire qu'un mot, Monsieur, dans les circonstances présentes que le bruit public fera sans doute parvenir à votre connaissance. Je me trouve enfermé dans Paris, y étant venu pour rendre des soins à une

---

<sup>1</sup> Cette phrase ainsi guillemetée semble venir d'une lettre antérieure de SM à K, mais tel n'est point le cas. La pensée, du moins, n'est pas apocryphe et la lettre est apparentée.

sœur à moi<sup>1</sup> qui y passait, et je ne sais ni quand ni si j'en sortirai. J'ai besoin de toutes mes facultés pour faire face à l'orage ; ainsi je n'ai pas le loisir de répondre à votre lettre du 25 juillet. Ce sera pour un autre moment.

<sup>2</sup> Je vous dirai seulement que j'ai connu M. d'Hauterive et que nous avons fait un cours ensemble<sup>2</sup>

<sup>3</sup> J'ai connu aussi M<sup>me</sup> de La Croix ; ce sont toutes des personnes de beaucoup de mérite.

<sup>4</sup> Au sujet de la lumière cachée dans les éléments, lisez 47<sup>e</sup> épître de Boëthius, 13-16<sup>3</sup> ; quand vous aurez ses *Trois principes*, lisez ch. 15, n° 48-52<sup>1</sup> et ch. 10 : 41<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Louise-Françoise de SM, épouse en secondes noces puis veuve Desherbiers (ou Des Herbiers), marquise de L'Estenduère (1741-1828).

<sup>2</sup> Ce sont les *Leçons de Lyon aux élus coëns*, op. cit., où collaborèrent SM, d'Hauterive et J.-B. Willermoz.

<sup>3</sup> « 13. C'est qu'il existe deux types de feu, et aussi deux types de lumière. Dans l'impression ténébreuse, le feu est froid et la lumière est fausse ; tous deux naissent de l'imagination de l'impression âpre ; la lumière ne tire son origine que de l'imagination, et elle n'a pas de fondement vrai. L'autre feu, lui, est un feu-brasier, mais sa lumière est vraie ; elle vient du fonds et elle naît de l'état originel de la volonté divine, de cette volonté qui se réalise dans l'exhalaison, dans la nature, jusqu'à la lumière et par le moyen du feu.

« 14. Par ces deux types de feu et de lumière, nous comprenons deux principes, mais aussi deux volontés. C'est que la fausse lumière née de l'imagination tire son origine de la volonté propre de la nature, entendons de l'impression des propres, lorsque les propres s'éprouvent l'un l'autre. Il en naît un désir propre, et une imagination, à ce point que la nature, dans sa convoitise propre, prend l'abysse pour modèle et désire s'introduire, de son propre pouvoir et sans la volonté de Dieu, dans un gouvernement exercé par sa volonté particulière. Cette volonté propre en effet se refuse à se soumettre à la volonté abyssale de Dieu qui tire son origine d'elle-même, dans l'Un éternel, en dehors de la nature et de la créature, elle ne veut pas non plus se rendre à elle, ni s'unir avec elle en une volonté unique. Au contraire, elle se hausse elle-même au rang de séparateur et de créateur propres. Cette volonté crée alors, en elle-même, une science, tout en rompant avec la volonté de Dieu, ce que nous saisissons aussi bien à propos du diable qu'à propos de l'homme faux. La conséquence, c'est l'expulsion de la séparation divine, à ce point que le diable et sa volonté propre doivent demeurer dans le séparateur de l'impression ténébreuse, dans laquelle le verbe s'introduit dans la nature et se soumet au tourment, pour accéder à la sensibilité, incapables qu'ils sont de retrouver l'état originel de la source ignée, qui est le feu vrai dans lequel s'introduit la volonté de Dieu, dans la vie sensible et dans la nature. Le séparateur du propre naturel en effet n'a pas d'être vivant véritable, qui puisse assurer la permanence de sa lumière, parce qu'il ne puise pas par sa convoitise à l'Un éternel, entendons à la douceur de Dieu, mais parce qu'il puise son être à lui-même : sa lumière se contente de tirer son origine de l'être propre de l'égoïté.

« 15. Voilà pourquoi existe une différence entre la lumière de Dieu et la fausse lumière : la lumière de Dieu tire son origine de l'Un éternel, c'est-à-dire de l'être de l'engendrement divin, pour s'introduire par la volonté de Dieu dans la nature et dans l'être. Par le séparateur divin, cette lumière est insérée et conduite en un être vivant, elle huit dans cette même nature et dans les ténèbres (Jean, 1, 5). La science en effet, lorsqu'elle est appréhendée, est, de par son impression même, ténèbres. Mais la lumière divine l'illumine, si bien qu'elle est une lumière ignée, dans laquelle le souffle ou le parler de Dieu se manifeste dans la nature et dans la créature, pour se situer dans une vie sensible. C'est ce dont parle Jean, 1, 4 : « La vie des hommes était en lui », et Christ dit (Jean, 8, 12) : « Je suis la lumière du monde, qui me suit... aura la lumière de la vie. » Sans cette lumière divine en effet, jaillie de la génération de la trinité divine, il n'est pas de lumière constante et vraie. Il n'existe qu'une lumière de l'imagination, de l'impression naturelle de la volonté propre.

« 16. Voilà pourquoi l'homme, en tant qu'image de Dieu, doit lever les yeux de l'intelligence, dans lesquels la lumière de Dieu s'offre à lui et désire l'illuminer, et ne pas être un animal. L'animal en effet ne se trouve pas, lui et son séparateur, dans le fonds intime de l'éternité, mais seulement dans la forme seconde, dans la parole exprimée. Il n'a donc qu'une lumière soumise au temps, en un séparateur qui a un début et qui a une fin ; le séparateur éternel y introduit son jeu, et introduit la science divine en des images qui sont en quelque sorte modelées d'après le Grand Mystère du monde spirituel, étant donné que les principes éternels créent des modèles antérieurs dans le jeu du feu et de la lumière. Mais l'homme, lui, n'est concerné par ce prémodelage que pour ce

<sup>5</sup> Adieu, monsieur, une autre fois je vous en dirai plus long. Vous pouvez cependant m'écrire si vous avez quelque chose à me communiquer et je recevrai vos lettres avec plaisir, mais n'y parlez que de notre objet.

---

qui est de son corps extérieur et spirituel. Par son corps spirituel, il est le verbe véritable et essentiel du propre divin, en lui Dieu parle et engendre son verbe, si bien que la science divine se répand, s'appréhende et s'engendre elle-même en une image parfaite de Dieu, image dans laquelle Dieu se manifeste selon le mode de la sensibilité et de la créature, dans laquelle il demeure lui-même et exprime sa volonté. L'homme doit donc briser son vouloir propre, pour se donner entièrement au vouloir de Dieu. » (*Les Épîtres théosophiques*, trad. Bernard Gorceix, Monaco, Rocher, 1980, p. 334-336.)

<sup>1</sup> « 48. Lors donc que la puissance de la vie et l'esprit du second principe naquirent dans la première origine du premier principe, ou dans les profondes ténèbres, rompues par la volonté de la puissance de la Vierge Sophie, dans le très important coup d'œil de la forte puissance de Dieu, et qu'ils s'établirent dans la délicieuse joie ; alors les essences des étoiles et des éléments s'insinuèrent à l'instant dans le coup d'œil de l'ascension de la vie, c'est-à-dire aussitôt après la construction de l'aimable habitation.

« 49. Car l'habitation est l'élément, et la puissance de l'élément intérieur est l'amour du paradis, que les éléments extérieurs ou qui sont nés de l'élément veulent puiser dans leur mère ; et le FIAT aigu les porte dans l'habitation, où la lumière de la vie est réellement allumée ; ainsi toutes les essences vivent dans l'habitation et le Soleil des étoiles monte dans l'habitation, car, dans le commencement de la vie, chaque principe saisit la lumière.

« 50. Le premier principe, où les ténèbres saisissent l'éclair igné, colérique et rapide. Lorsque la volonté reconquise s'aperçoit dans la première volonté des ténèbres attirantes et astringentes, et qu'elle brise les ténèbres dans ce coup d'œil, alors l'éclair de feu reste dans la première volonté des astringentes ténèbres ; il est au-dessus du cœur dans le fiel et il allume le feu dans les essences du cœur.

« 51. Et le second principe retient aussi sa lumière pour soi ; ce qui est l'aimable joie, qui brille là où les ténèbres sont dissipées. Là s'élève la très gracieuse et aimable puissance : de là l'explosion ou la terreur, dans la forte puissance, devient ainsi un royaume de joie et son grand déchirement se tourne en un tressaillement joyeux ; car à cette explosion est suspendu l'éclair de feu du premier principe, ce dont elle est tremblante ; mais sa source est une amabilité et une joie que personne ne peut écrire, si ce n'est celui qui les éprouve.

« 52. Le troisième principe retient entièrement sa lumière pour soi. Ce principe, quand la lumière de la vie s'élève, pénètre dans la teinture de l'âme jusqu'à l'élément et tend après l'élément ; mais il n'atteint pas autre chose que la lumière du soleil, qui est provenue de la quintessence et de l'élément. Ainsi les étoiles et les éléments dominent dans la lumière et la puissance de leur soleil : ils *inqualifient* avec l'âme, et apportent plusieurs vices et aussi des maladies dans les essences, d'où résultent en elles des élancements, des déchirements, des enflures, des démangeaisons, et enfin, leur dissolution et la mort. » (*Des trois principes de l'essence divine ...*, (trad. SM sur l'édition d'Amsterdam, 1682), Impr. de Laran, 1802, t. I, p. 314-316.)

<sup>2</sup> « 41. Or, l'angoisse a en soi, en possession, le premier principe. Comme elle demeure dans les ténèbres, elle est une autre essence que n'est l'essence dans la lumière, où il n'y a que pur amour et douceur et où on n'aperçoit aucun tourment ; et la qualité qui est engendrée dans le centre de la lumière, n'est plus maintenant qualité, mais l'éternelle sagesse et science de tout ce qui était dans l'angoisse avant la lumière. Cette sagesse et cette science vient maintenant toujours au secours de la volonté comprimée dans l'angoisse et fait de nouveau en elle un centre pour la génération, de façon qu'ainsi dans la qualité s'engendre de nouveau la croissance ou la puissance ; de la puissance, le feu ; du feu, l'esprit ; et l'esprit fait de nouveau, dans le feu, la puissance ; de sorte qu'ainsi il y a une indissoluble alliance. Or, de cette âme, ou de cette *base affective* qui est dans les ténèbres, Dieu a engendré les anges, qui sont des flammes de feu, mais allumées par la lumière de Dieu ; car c'est dans cette âme où un esprit peut être engendré, sans cela il resterait dans le rien. Car, quant à soi, aucun esprit ne peut être engendré dans le cœur et la lumière de Dieu, attendu que c'est là la limite de la nature, et il n'a à lui aucune qualité ; c'est pourquoi il n'en sort rien de plus, et ce cœur demeure invariable dans l'éternité : il brille dans l'âme qui est de la qualité des ténèbres, et les ténèbres ne peuvent pas le saisir. (*Des Trois Principes de l'essence divine...*, trad. SM, *op. cit.*, t. I, p. 164-165.

# SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

25-8-1792

Du 25 août 1792

<sup>1</sup> Lors de mon dernier billet, monsieur, il ne m'était guère possible de vous en écrire plus long. Les rues qui bordent l'hôtel où je loge étaient un champ de bataille ; l'hôtel lui-même était un hôpital où l'on apportait les blessés, et, en outre, il était menacé à tout moment d'invasion et de pillage.

<sup>2</sup> Au milieu de tout cela, il me fallait aller au péril de ma vie, voir et soigner ma sœur à [une] demi-lieue de chez moi<sup>1</sup>. Heureusement, la Providence m'a soutenu d'une manière marquée dans tout ce chaos. J'en suis sorti, il y a quelques jours, pour revenir à la campagne<sup>2</sup>, d'où je me fais un vrai plaisir de reprendre notre correspondance.

<sup>3</sup> Ne soyez point étonné, monsieur, des similitudes que vous apercevez entre mes idées et celles de M<sup>me</sup> G., de même qu'entre les siennes et celles de notre ami B. La vérité n'est qu'une, sa langue n'est qu'une aussi, et tous ceux qui marchent dans cette carrière disent tous les mêmes choses sans se connaître et sans se voir, quoique, cependant, les uns disent de plus ou moins grandes choses que les autres, selon le plus ou moins de chemin qu'ils ont fait.

<sup>4</sup> Prenez pour exemple nos Écritures ; on y voit partout la même idée et la même doctrine malgré la diversité des temps et des lieux où ont vécu les écrivains sacrés.

<sup>5</sup> Je puis vous assurer que moi, indigne, j'ai inséré dans mes ouvrages nombre de germes dont je n'avais pas moi-même tous les développements et dont néanmoins je sentais la vérité, et que ces mêmes germes je les trouve tous les jours en plein rapport dans mon cher B., ce qui me comble de joie : 1° à cause de la similitude ; 2° parce que cela me procure de douces récoltes que je n'aurais peut-être jamais faites sans cela.

---

<sup>1</sup> « Ce dix août 1792, je me suis trouvé à Paris. Tout ce jour-là fut rempli de meurtres et de menaces sanglantes. [...] À dix heures je voulus sortir pour aller voir quelqu'un qui était logé rue Montmartre, proche les diligences ; j'étais logé hôtel de Bourbon, rue du Faubourg Saint-Honoré. Tous les gens de la maison pleuraient et se mettaient presque à mes pieds pour m'empêcher de sortir. [...] Dans les courses que je faisais journellement de chez elle chez moi, je fus très souvent exposé aux fureurs du peuple armé. Mais je fus calme et il ne m'arriva rien. » (*Mon Portrait historique et philosophique...*, R. Julliard, 1961, n° 298).

<sup>2</sup> C'est-à-dire dans sa ville natale d'Amboise, où SM possédait, outre son domicile en ville, une chaumière dans le hameau de Chandon.

<sup>6</sup> Il y a cinq ou six ans que je reçus tout naturellement dans mes spéculations une ouverture sur la géométrie et les nombres, qui me transporta du plus vif ravissement. Eh bien ! un an après, je trouvai ce rayon de lumière tracé tout au long dans les traditions chinoises, rapportées dans les *Lettres édifiantes* de nos missionnaires<sup>1</sup>. Cela avait été écrit il y a quatre mille ans et à quatre mille lieues de moi, et ce rapport ne fit que décupler mon ravissement, au lieu de m'humilier ; car la première chose qu'il y ait à savoir, c'est que nous ne pouvons rien inventer et que nous recevons tout.

<sup>7</sup> Je crois, comme vous, que les divers ouvrages dont vous me parlez peuvent être une excellente introduction ; mais les instructions verbales des personnes exercées me paraissent encore plus profitables que les livres, à moins qu'ils ne soient de l'ordre de ceux de mon ami B. ; encore aimerais-je mieux l'écouter que de le lire.

<sup>8</sup> Je suis dans une maison<sup>2</sup> où M<sup>me</sup> G. est très en vogue. On vient de m'en faire lire quelque chose.

<sup>9</sup> J'ai éprouvé à cette lecture combien l'inspiration féminine est faible et vague en comparaison de l'inspiration masculine, telle que celle de B. Je trouve dans l'une du tâtonnement, du moral et du mystique en place de lumières ; quelques heureuses interprétations, mais beaucoup d'autres qui sont forcées ; enfin, plus d'affections et de sentiments que de démonstrations et de preuves, mesure qui est peut-être plus avantageuse au salut de l'auteur, mais qui l'est moins à la véritable instruction de celui qui cherche.

<sup>10</sup> Dans l'autre je trouve un aplomb d'une solidité inébranlable ; j'y trouve une profondeur et une élévation, une nourriture si pleine et si soutenue que je vous avoue que je croirais perdre mon temps que de chercher ailleurs. Aussi, j'ai laissé là les autres lectures. Cependant, je les laisse aux personnes de la maison qui s'en occupent, et je leur cache même mon auteur favori, parce qu'elles ne seraient pas de force à le suivre et que, d'ailleurs, j'aurais trop de peine à le traduire.

---

<sup>1</sup> *Lettres édifiantes...Mémoires des Indes et de la Chine*, t. XXVI, J. Mérigot, 1783, p. 146 : « Une autre connaissance attribuée à Tchéou-kong est mieux prouvée, c'est celle de la propriété du triangle rectangle. On la voit dans le fragment d'un ancien livre fait avant l'incendie des livres, et ce beau monument n'est pas révoqué en doute ; je donne ici la notice de ce fragment. » S'ensuivent des « Textes du livre, ou Fragment du livre Tchéou-pey », dont voici le troisième. « Chang-kao répondit : les fondements des nombres (ou calcul) ont leur source dans le Yu-en [ron] et le Fang [carré] [...] ceux qui passent pour bien savoir le Keou-kou [triangle rectangle] ont la réputation de posséder une science sublime et profonde » (p. 147). « La propriété essentielle du triangle rectangle est dans le 7<sup>e</sup> texte » (p. 148) : « Septième texte. Si on sépare [ou divise] le Ku en deux, on fait le Keou large de trois, et un Kou long de quatre. Une ligne King joint les deux côtés Keou. Kou fait des angles, le King est de cinq. » (p. 147) La deuxième des *Notes* explique : « Puisque par le triangle rectangle on peut connaître, selon les textes, le haut, l'éloigné, le profond, on indique et suppose la méthode de déduire dans un triangle rectangle ce qui n'est pas connu par ce qui est connu, et cela suppose que Chang-Kao savait que les trois angles d'un triangle rectangle sont égaux à deux droits ; cela suppose aussi que Chang-Kao par la propriété des triangles rectangles semblables, de ce qu'on connaissait dans le triangle on déduisait ce qui n'était pas connu. » (p. 151-152).

<sup>2</sup> Toujours chez la duchesse de Bourbon.

<sup>11</sup> Si l'énumération des puissances et la nécessité de les classer est un domaine nouveau pour vous, l'ami B. vous procurera de grands secours sur cet objet, et je ne doute point que, si vous avez continué à le lire, vous n'ayez déjà fait des pas sur cela depuis votre dernière. L'école par où j'ai passé nous a donné aussi en ce genre une bonne nomenclature. Il y en a des extraits dans mes ouvrages, et je présume que c'est sur cela que tomberont les questions que vous m'annoncez.

<sup>12</sup> Voici mes idées sur ces deux nomenclatures : celle de B. est plus substantielle que la nôtre et elle mène plus directement au but essentiel ; la nôtre est plus brillante et plus détaillée, mais je ne la crois pas aussi profitable, d'autant qu'elle n'est, pour ainsi dire, que la langue du pays qu'il faut conquérir et que ce n'est pas de parler des langues qui doit être l'objet des guerriers, mais bien de soumettre les nations rebelles. Enfin, celle de B. est plus divine, la nôtre est plus spirituelle ; celle de B. peut et doit tout faire pour nous, si nous savons nous identifier avec elle, la nôtre demande une opération pratique et opérative qui en rend les fruits plus incertains et peut-être moins durables ; c'est-à-dire que la nôtre est tournée vers les opérations dans lesquelles notre maître était fort, au lieu que celle de B. est entièrement tournée vers la plénitude de l'action divine, qui doit tenir en nous la place de tout, et c'est sous ce rapport qu'elle entraîne toutes les facultés de mon être, ne m'étant jamais senti ni un grand goût ni un grand talent pour les opérations.

<sup>13</sup> M. d'Hauterive, qui a eu le même maître que moi, s'est donné plus que moi à cette partie opérative ; et, quoiqu'il en ait reçu plus de fruits que plusieurs de nous, je vous avoue cependant que je n'en ai pas vus de sa façon qui m'aient engagé à changer d'idée. Il a assez d'autres mérites à mes yeux.

<sup>14</sup> M<sup>me</sup> de La Croix est aussi une personne très recommandable ; elle passe dans l'esprit de beaucoup de monde pour avoir des dons spirituels efficaces. Elle a essayé de les exercer devant moi, mais je n'ai jamais eu de sa part que des preuves négatives. Au reste, monsieur, le chapitre des communications libres n'est point une chose assez rare pour ne pas ouvrir toutes les probabilités sur les communications forcées par les opérations. Le monde est plein de ces deux ordres de faits, et je ne doute point que M<sup>me</sup> de La Croix n'ait pu en avoir comme tant d'autres.

<sup>15</sup> Mais ce serait de ma part une folle imprudence que d'entreprendre le discernement de tous ces faits qui me sont étrangers. Indépendamment des difficultés sans nombre qui s'y rencontreraient, il n'y a que ceux qui nous sont propres et personnels qui nous importent réellement, et je crois vous avoir déjà dit<sup>1</sup> que, dans ce genre, la lumière doit nous accompagner à tous les pas, si nous savons, par notre humble et attentive simplicité, être fidèle à nos progressions et ne point faire de trop grandes enjambées.

---

<sup>1</sup> Peut-être *supra*, lettre # 2, § 7.



<sup>16</sup> Quant à la persuasion de l'existence de toutes ces choses, elle repose sur la persuasion de notre nature spirituelle et de tous les droits et de toutes les relations que ce titre d'esprit établit en nous et autour de nous. Quand nous avons une fois senti notre âme, nous ne pouvons plus avoir aucun doute sur toutes ces possibilités et c'est dans les preuves de ce divin caractère de notre être que l'école où j'ai passé était précieuse, parce qu'elle nous en offrait les démonstrations les plus convaincantes.

<sup>17</sup> Mais, comme vous êtes rendu sur ces difficultés qui arrêtent tant de monde, suivez les mouvements de votre foi, dirigez, comme vous le faites, votre âme et votre culte vers la source et vers le Grand Principe lui-même. Il ne vous donnera pas des serpents lorsque vous lui demanderez du pain<sup>1</sup> et vous pouvez manger en paix et avec confiance la nourriture qu'il vous donnera<sup>2</sup>.

<sup>18</sup> Tous les faits, toutes les merveilles vous paraîtront simples, parce que tout cela ne sera pour vous qu'une suite de la nature de notre être remis dans son ordre dont nous sommes tous extralignés et que la main divine pouvait seule rétablir par l'organe du Réparateur : profondeurs sur lesquelles je ne ferai que balbutier en comparaison de notre ami B., auquel je vous renvoie.

<sup>19</sup> Vous me dites, monsieur, qu'Arnold est plus aisé à entendre que B. Je ne suis guère à même d'en faire la comparaison ici. Je l'ai essayée à Strasbourg<sup>3</sup> et j'ai vu que B. m'embarrassait moins souvent. Cela vient peut-être de ce que, traitant toujours le même objet, il est circonscrit dans un certain nombre de mots, au lieu qu'Arnold est plus varié et emploie plus de mots divers.

<sup>20</sup> Lorsque vous posséderez l'ouvrage *des Trois Principes* de B., je vous serai obligé de me dire ce que signifie le mot *râhs*, que je trouve ch. 25, n° 27, à la sixième ligne. L'anglais<sup>4</sup> le rend par *prédominant*, mais je ne sais si

<sup>1</sup> « Si son fils lui demande du pain, quel est parmi vous celui qui lui donnera une pierre ? Ou bien, s'il demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? Si donc vous, tout en étant mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père qui est dans les cieux donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui le lui demandent ! » (Évangile selon saint Matthieu VII, 10, et parallèles.)

<sup>2</sup> Peut-être est-ce une réminiscence de l'évangile selon saint Jean VI, 27 (« Ouvrez, non pas en vue de la nourriture qui se perd, mais en vue de la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera. ») et surtout *id.* VI, 54 (« Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le relèverai au dernier jour : « Car ma chair est vraie nourriture, et mon sang est vraie boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, comme je demeure en lui. Etc. »).

<sup>3</sup> SM séjourna à Strasbourg en deux périodes : de juin 1788 au cours du 1<sup>er</sup> semestre 1789, et du printemps 1790 à juillet 1791.

<sup>4</sup> Ou plutôt l'Anglais ! C'est à savoir, en effet, la langue du grand théosophe boehmien, traducteur de Boehme en anglais, William Law (1686-1761).

Dans les papiers posthumes de SM (fonds Z) figure une liste autographe des « Ouvrages de Jacob Behmen traduits de l'allemand en anglais par M. Law, 4 vol. in-4° », suivie de la mention : « J'ai en anglais ces 4 volumes et tout ce qu'ils contiennent, et il est inutile de me les envoyer. Mais je demande les ouvrages de Jacob Behmen qui me manquent en anglais, et dont la liste est de l'autre part. » Le v° porte, en effet, cette seconde liste : « Ouvrages de Jacob Behmen dont je désire la traduction en anglais soit par M. Law, si elle existe, soit par d'autres. » (*ap.* « La couronne et les voix ou la café chez SM », *Bulletin martiniste*, n° 2-3 (1984),



le mot allemand ne veut pas dire quelque chose de plus. Je n'ai qu'un misérable dictionnaire allemand, où ce mot *rähs* ne se trouve seulement pas.

<sup>21</sup> Quant au mot *Selbstheit*, que M<sup>me</sup> G. exprime par *propriété*, il rend parfaitement, dans les deux langues, les obstacles que nous mettons nous-mêmes à notre avancement. Mais j'ai trouvé sur ce point M<sup>me</sup> G. portée à une mesure qui me paraît outrée (peut-être faute d'être digne de la comprendre). L'ami B. me rend la chose simple et sensible, en me montrant toutes les chaînes que pose sur nous celui qu'il appelle l'esprit de ce monde. Voilà la vraie mort qu'il faut subir, la vraie propriété qu'il faut chasser de nous. Mais, quand la propriété divine daigne la remplacer en nous, il nous est permis de la conserver avec grand soin, et c'est sur cela que je ne trouve M<sup>me</sup> G. ni claire ni mesurée.

<sup>22</sup> La voie des opérations partielles et spirituelles est très voisine de cet esprit du monde, et surtout de cette région astrale où il fait sa demeure et qui est presque universellement employée par les opérations, sans en excepter le maître que j'ai eu et les disciples qui ont suivi cette voie opérative. Elle est par là très susceptible d'accroître en nous ces propriétés dont nous devons nous défendre, vu les avantages et les plaisirs qu'elle nous procure. Aussi suis-je persuadé que c'est là la principale des *Selbstheit* sur laquelle nous devons être en garde, et c'est un sens que je n'aurai jamais compris sans les ouvertures de l'ami B.

<sup>23</sup> Adieu, monsieur, je me recommande à vos bonnes prières. Si vous trouvez, comme vous me le dites, quelque douceur dans notre commerce, je puis vous assurer que j'y en trouve beaucoup pour mon compte, et j'espère que cela ne fera qu'augmenter pour l'un et pour l'autre, grâce à la nourriture que nous nous proposons de prendre tous les deux. J'ose même me persuader d'avance avoir des titres à votre amitié par les biens que je vous aurai procurés dans la lecture en question.

<sup>24</sup> Je vous priai dans mon billet de ne me parler que de notre objet, parce qu'à Paris on ouvrait les lettres et que je n'aurais pas voulu perdre les vôtres si vous aviez eu envie d'y parler d'autres choses, mais je vous avoue que, passé mon objet, je me mêle fort peu du reste, étant simple citoyen.

<sup>25</sup> Supprimez dorénavant le titre et le nom même de mon hôtesse sur vos adresses et ne m'écrivez plus à Paris jusqu'à nouvel ordre. Voici mon adresse pour le moment : au château de Petit-Bourg, près Ris, à Ris, route de Fontainebleau.

---

Annexe II, p. 19-20.) L'édition en 4 vols in-4°, dont SM possédait un exemplaire, est l'une des deux suivantes, au texte identique : *The Works of Jacob Behmen, The Teutonic Theosopher*, Londres, Richardson, 1763-1781. Sommaire (avec les titres en français et abrégés) : 1. *L'Aurore* ; *Des Trois Principes*. 2. *De la Triple Vie* ; 40 *Questions* ; *De l'Incarnation* ; *Classes*. 3. *Mysterium magnum* ; *Explication de la Genèse* ; *Quatre Tables de la divine révélation*. 4. *De la Signature des choses* ; *De l'Élection de la grâce* ; *La Voie vers Christ* ; *Discours* ; *Les Tempéraments* ; *Du Baptême et de la Cène de Christ*.

## KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

25-8-1792

Samedi, le 25 août 1792

<sup>1</sup> La dernière lettre que vous avez eu la bonté de m'adresser m'a délivré d'une bien grande inquiétude. Soyez persuadé, monsieur, que j'ai senti tout le prix du moment où vous me l'avez écrite. Je m'étais tout doucement accoutumé de recevoir de vos nouvelles à peu près à la même époque, de sorte que chaque courrier vide aurait augmenté mon inquiétude à l'infini. Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, combien de vœux je fais pour vous et pour les personnes qui vous intéressent.

<sup>2</sup> Je commencerai ma présente lettre par où j'ai fini ma dernière, par ma seconde observation sur la nature élémentaire. Ma première remarque exprimait une loi qui indique la jonction de deux choses séparées ; la seconde me semble être le type de la séparation de deux choses réunies.

<sup>3</sup> Lorsqu'on veut décomposer une substance dont les parties intégrantes sont dans une union intime et dans une proportion complète, alors cette union résiste à tous les moyens analytiques usités et semble faire exception aux lois connues des affinités. Pour un cas pareil, il ne reste à l'artiste d'autre parti à prendre que de changer les proportions en donnant préalablement une prépondérance à une des parties constituantes. Ce changement fait, les affinités s'appliquent et la décomposition s'exécute.

<sup>4</sup> En voici un exemple : le verre, comme tout le monde sait, est composé d'alcali fixe et de terre vitrifiable ; et, quoique l'alcali ait une bien plus grande affinité avec les acides qu'avec la terre vitrifiable, ce serait néanmoins en vain que l'on exposerait le verre à l'action des acides dans l'intention de le décomposer, parce que ses deux parties intégrantes ont acquis par l'action du feu une proportion si exacte et une liaison si intime qu'elle résiste à tous les moyens ordinaires. Pour y réussir, il faut changer les proportions en pulvérisant le verre, en le mêlant, en le macérant avec de l'huile de tartre par défaillance. Cet alcali devient peu à peu masse avec le verre ; alors on approche les acides, et la décomposition se fait, parce que la proportion originaire a été changée. L'acide s'empare non seulement de l'alcali ajouté, mais encore de celui qui se trouvait primitivement dans le verre, de sorte que toutes les parties salines se dégagent de la terre qui les tenait comme enchaînées. Ce moyen, du reste, est assez peu connu, et il n'y a peut-être pas quatre chimistes français qui en aient ouï parler ;

du moins n'en ai-je rencontré aucune trace. Je vous abandonne l'application aux vérités intellectuelles, et votre explication me fera grand plaisir.

<sup>5</sup> Quant aux questions sur le *Tableau naturel*, je commence à m'apercevoir que je suis encore trop ignorant pour pouvoir vous en faire, et je me réserve votre bonté pour d'autres époques.

<sup>6</sup> Comme je n'ai pas encore reçu les *Trois Principes* de notre ami B., je n'ai pas pu comparer les passages sur la lumière cachée dans les éléments que vous avez bien voulu m'indiquer.

<sup>7</sup> Mais, à cette occasion, j'ai trouvé dans la 46<sup>e</sup> épître de B., 37-38<sup>1</sup>, un article qui me paraît très important : c'est une espèce d'eucharistie intellectuelle qui m'a d'autant plus frappé que j'en ai trouvé des traces ailleurs. C'est la faim et la soif de l'âme qui, étant entrée dans la grâce du Réparateur et reçue par lui, est devenue *substantielle* ! B. appelle cette substance *Sophia*, la Sagesse essentielle, ou le corps du Réparateur.

<sup>8</sup> Pordage<sup>2</sup>, médecin anglais et disciple de B., dont j'ai reçu accidentellement les ouvrages en demandant après ceux de notre ami, croit que cette sagesse substantielle est le précurseur de Jésus-Christ dans l'âme, une vertu séparée du ternaire sacré, qui, cependant, n'agit que par la volonté de ce sacré ternaire, qui, par contre, n'agit jamais que par cette Sagesse. Cette Sagesse, dit Pordage, n'est pas un ange, mais une vertu angélique et surpasse tous les esprits des anges et des hommes. C'est elle qui détruit nos impuretés, notre vanité, notre propriété ; c'est elle qui nous régénère ; elle tire son origine immédiatement du principe éternel ; c'est l'esprit du Réparateur dont parle saint Paul, Romains VIII, 9<sup>3</sup>.

<sup>9</sup> Je vous prie de me dire ce que vous pensez de ce passage de B., épître 46, 37-38, édition 1682.

<sup>10</sup> Vous avez eu la complaisance de me donner des éclaircissements touchant M. de Hauterive et M<sup>me</sup> de La Croix, qui m'ont fait plaisir, parce que

---

<sup>1</sup> « 37. Dans cette faim et dans cette soif, elle accueille la chair et le sang de Christ. Le nouvel esprit-volonté en effet, qui est entré au début dans la grâce de Christ et que Christ a absorbé en soi, devient désormais substance ou essence par l'impression magnétique, autrement dit par l'appétit et la convoitise de l'âme.

« 38. C'est cette essence qui porte le nom de *Sophia*, en tant que la Sagesse essentielle ou le corps de Christ. C'est en elle que gît la foi en l'Esprit saint, et c'est en ce fondement unique que Christ et l'âme croient. » (*Les Épîtres théosophiques*, op. cit., p. 321.)

<sup>2</sup> John Pordage, 1608-1681, le premier parmi les *Disciples anglais de Jacob Boehme aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* (Serge Hutin, Denoël, 1960, index).

<sup>3</sup> « Quant à vous, vous n'êtes pas sous l'empire de la chair, mais sous celui de l'Esprit, s'il est vrai que l'Esprit de Dieu habite en vous. Et si quelqu'un n'a pas l'esprit du Christ, il ne lui appartient pas. »

j'avais conçu pour M<sup>me</sup> de La Croix, sur d'autres avis reçus, une estime très distinguée.

<sup>11</sup> Depuis ma lettre du 25 juillet, j'ai joui d'une très grande satisfaction, j'ai reçu l'*Ecce homo*<sup>1</sup>. En le lisant, j'ai remercié du fond de mon cœur la bonne Providence de ce qu'elle vous a mis dans l'esprit de l'écrire et je voudrais vous remercier au nom de mes frères les hommes de leur avoir si bien détaillé leur avilissement et leur honte. De tout le mal que vous avez dit de l'espèce en général, je prends très volontiers ma portion sur mon compte et je trouve que vous avez dit la vérité et toute la vérité.

<sup>12</sup> Permettez-moi de vous demander des éclaircissements sur quelques passages ; votre facilité de dire beaucoup de choses en peu de mots, jointe à notre habitude des renvois, soit à vos propres ouvrages, soit à ceux de notre ami B., rendront peut-être mes questions moins indiscrètes.

<sup>13</sup> 1° Quel est le sens précis auquel vous prenez le terme *esprit* dans l'acception de ce mot, p. 54, 68, 78, 79 ?

2° Quels sont *les écrivains zélés et véhéments*, p. 65 ?

3° Quels sont *les juges*, p. 129, et comment pouvons-nous avoir connaissance de leurs jugements ?

4° Et c'est la plus importante de toutes les questions : en quoi consiste notre principal travail pour nous rapprocher de Dieu ? Quel est le chemin qui nous conduit aux jouissances que nous pouvons tirer de notre propre fonds, et quelle est la principale cause de notre part qui nous rend ce chemin si fatigant ? Quelles sont les précautions pour ouvrir en nous la voie directe de notre intérieur ? Comment pouvons-nous lire dans notre sublime source, et comment mettre les germes divers qui nous constituent dans leur activité et leur développement ? Bref, en quoi pouvons-nous contribuer que le jour commence à paraître et que l'étoile du matin se lève dans le cœur de l'homme ? (P. 20, 61, 109, 110, 154.)

5° Comme la connaissance intime et parfaite du *dénouement spirituel* est de la dernière importance, j'ose vous demander dans quel sens, au juste, vous prenez ce terme ? À cela se joint la question subséquente : Pouvons-nous *nous dénuer par nous-mêmes* ? (P. 56.)

6° Pour nous dépouiller, suffit-il d'avoir le sentiment salulaire de notre lamentable état ? L'homme ne peut-il pas avoir le sentiment de ses défauts sans pouvoir s'en délivrer ? Ne peut-il pas s'apercevoir qu'il est vain et propriétaire, et rester toujours tel ? (P. 110.)

7° En supposant que la personne qui m'a parlé du procédé de M. de Hauterive m'ait dit vrai, ce procédé, par lequel M. de H. se dépouille de son enveloppe corporelle pour jouir de la présence physique de la cause active et

---

<sup>1</sup> Imprimerie du Cercle social, an IV de la République [1792] ; fac-sim., Hildesheim, G. Olms, 1986.

intelligente, ne serait-il pas un œuvre figuratif qui indique la nécessité d'un dépouillement intérieur, pour parvenir à jouir de la présence de la Parole incréée dans notre centre ?

<sup>14</sup> Voilà sans doute des questions bien importantes, que vous voudrez pardonner au désir de m'instruire. Je conjecture que plusieurs de ces questions seront traitées dans *le Nouvel Homme*. Veuillez me communiquer les adjonctions ou les changements qui ont trait à ces questions et que vous auriez désiré d'y faire après la lecture des ouvrages de notre ami B.

<sup>15</sup> J'ose espérer que vous ne laisserez jamais éteindre l'intérêt que vous prenez à mon avancement et que vous serez toute votre vie persuadé de mes sentiments de respect et de reconnaissance.

## 9

### SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

6-9-1792

Petit-Bourg, le 6 septembre 1792

<sup>1</sup> Peut-être attendez-vous une seconde lettre de moi, Monsieur, avant de m'écrire. En conséquence je reprends la plume pour répondre à votre lettre du 25 août.

<sup>2</sup> Rien de plus juste que votre observation chimique sur le changement de proportions, c'est par cette loi que marche universellement la nature, tant organisée que non organisée. Ne doutons pas que la même loi ne dirige le spirituel ; nous en pouvons tous faire l'expérience sur nous-mêmes, soit pour améliorer nos affections morales, soit pour étendre nos lumières. Dans l'une et l'autre classe, il nous faut éloigner les objets contraires et fortifier, par l'approche d'objets favorables et analogues à notre dessein, celles de nos facultés qui sont entravées dans des obstacles et dans des obscurités. L'ami B. vous en dira tant sur cela, quand il vous parlera de votre régénération et de l'Incarnation du Sauveur, que je puis m'en tenir là sans scrupule.

<sup>3</sup> J'ai lu le passage que vous me citez de lui, *Épître* 46, n° 37 et 38. Quand vous aurez ses *Trois Principes*, vous y verrez bien d'autres merveilles sur cet article. Vous y verrez très clairement ce qu'il appelle la Sagesse, ou *Sophia*, et vous ne serez point de l'avis de Pordage, quand il dit qu'elle est le précurseur de J.-C. dans l'âme, puisqu'ils n'y peuvent venir qu'ensemble, attendu que c'est dans elle qu'il s'est enveloppé pour s'incorporer dans

l'élément pur, et de là descendre dans la région des éléments mixtes et corruptibles, ou dans le sein de Marie, pour pouvoir ensuite, au travers de cette mort que nous portons sur nous enlever avec lui l'âme humaine purifiée et régénérée dans sa vie divine.

<sup>4</sup> Mais vous serez de l'avis de Pordage lorsqu'il représente cette Sagesse comme n'étant point un ange, mais une vertu angélique supérieure à tous les esprits des anges et des hommes.

<sup>5</sup> Ainsi, je ne puis la regarder comme l'esprit du Réparateur dont parle Paul, Romains VIII, 9<sup>1</sup>, car cet esprit du Réparateur est Dieu, comme le Réparateur lui-même. Enfin il est la lumière divine qui éclaire toutes les merveilles de l'immensité divine, au lieu que la Sagesse n'en est que la vapeur ou le reflet ; elle laisse passer par elle toutes ces merveilles et est proprement la conservatrice de toutes les formes des esprits, comme l'air est le conservateur de toutes les formes matérielles ; elle habite toujours avec Dieu et, quand nous la possédons, ou plutôt quand elle nous possède, Dieu nous possède aussi, puisqu'ils sont inséparables dans leur union, quoique distincts dans leur caractère.

<sup>6</sup> Venons à l'*Ecce homo*.

P. 54 : *Dans cet esprit* veut dire *dans ce sens* ou *dans cette intention*.

P. 68 : Le témoin de *l'esprit* signifie ici les esprits particuliers, anges ou hommes déjà admis aux régions de l'autre vie.

P. 78 : *idem* ; p. 79, *idem*.

P. 65 : *Des écrivains zélés*. J'ai eu en vue M. Dutoit<sup>2</sup> dans son ouvrage sur *l'Abus et l'Origine de la raison des religions et des superstitions*<sup>3</sup>, titre que je rends peut-être mal, mais qui suffit pour vous mettre sur la voie. Cet ouvrage m'a étonné en quelques endroits, mais ne m'a pas convenu sur tout, à beaucoup près, sans parler de la dureté de son style.

P. 129 : *Les juges* seront la Justice divine elle-même, comme l'Évangile l'annonce<sup>4</sup>, lors du jugement final ; et les jugements, ne doutons point qu'ils ne soient assez clairs pour que nous les entendions lorsque l'on nous les prononcera, puisque ce seront nos œuvres mêmes qui nous tiendront lieu d'oreilles.

P. 20, 61, 109, 110, 154 : sur le travail intérieur et les moyens de dépouillement et d'avancement. J'écrirais en vain des volumes pour rendre

<sup>1</sup> Voir *supra*, note 50 à lettre # 3, §.8.

<sup>2</sup> Jean-Philippe Dutoit dit Dutoit-Membrini (ou Mambrini), 1721-1793, ministre suisse du Saint Évangile, digne mystique proche de ce qu'on nomme (péjorativement, à tort) le quiétisme (à ne pas confondre avec le molinisme) et à ce titre directeur de la confrérie des Âmes intérieures ; il combattit « les doctrines pernicieuses » (*Dictionnaire histo. et bio. de la Suisse*) de Voltaire quand celui-ci vint s'établir à sa portée.

<sup>3</sup> *De l'Origine, des Usages, des Abus, des Quantités et des Mélanges de la raison et de la foi...*, Paris, chez les libraires associés [Lausanne, H. Vincent], 1790, 2 vol. Nouv. éd. [= retraitage], 1792. L'ouvrage augm. d'un 3<sup>e</sup> vol. constitue une seconde édition sous le pseudonyme de Keleph Ben Nathan et le titre *La Philosophie divine appliquée aux lumières naturelles, magiques, astrales, surnaturelles, célestes et divines* ....., s.l. [Lyon], s.n., 1793.

<sup>4</sup> « À la Nouvelle Naissance, lorsque le Fils de l'homme s'assiéra sur son trône de gloire, vous aussi vous serez assis sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël » (Évangile selon saint Matthieu XIX, 28, et parallèles).



ces choses-là plus claires, puisqu'elles ne se peuvent clarifier que dans l'activité du désir et dans l'expérience de nos progrès personnels. Je vous en ai dit assez dans mes précédentes pour n'avoir pas besoin d'y revenir ; et puis l'ami B. vous donnera là-dessus de si bons coups d'épaule que je puis m'en reposer sur lui.

P. 56 : Le dénuement spirituel est le sentiment vif de notre privation divine ici-bas, opération qui se combine 1° avec le désir sincère de nous retrouver dans notre patrie ; 2° avec les reflets intérieurs que le soleil divin nous fait quelquefois la grâce de nous envoyer jusqu'au centre de notre âme ; 3° de la douleur que nous éprouvons quand, après avoir senti quelques-uns de ces divers reflets si consolateurs, nous retombons dans notre région ténébreuse pour y continuer notre expiation. Ainsi, je ne prétends pas dire que nous pouvons nous donner par nous-mêmes cette avantageuse affection, mais nous pouvons la demander par notre conduite et nos désirs, et Dieu ne demande pas mieux que de la faire parvenir dans nos âmes.

P. 110 : Vous me demandez s'il n'est pas possible que l'homme ait le sentiment de ses défauts, sans pouvoir s'en délivrer. Sans doute, s'il ne continue pas à demander des secours ; mais la même main qui lui aura envoyé le sentiment de sa misère, pourra bien aussi, s'il l'implore, lui en administrer elle-même les remèdes curatifs.

<sup>7</sup> Votre 7<sup>e</sup> question sur M. d'Hauterive me force à vous dire qu'il y a quelque chose d'exagéré dans les récits qu'on vous a faits. Il ne se dépouille point de son enveloppe corporelle. Tous ceux qui, comme lui, ont joui plus ou moins des faveurs qu'on vous a rapportées de lui, n'en sont pas sortis non plus<sup>1</sup>. L'âme ne sort du corps qu'à la mort, mais pendant la vie, les facultés peuvent s'étendre hors de lui et communiquer à leurs correspondants extérieurs, sans cesser d'être unies<sup>2</sup> à leur centre, comme nos yeux corporels et tous nos organes correspondent à tous les objets qui nous environnent, sans cesser d'être liés à leur principe animal, foyer de toutes nos opérations physiques.

<sup>8</sup> Il n'en est pas moins vrai que, si les faits de M. d'Hauterive sont de l'ordre secondaire, ils ne sont que figuratifs relativement au grand œuvre intérieur dont nous parlons, et s'ils sont de la classe supérieure ils sont le grand œuvre lui-même. Or, c'est une question que je ne résoudrai point, d'autant qu'elle ne vous avancerait à rien. Je crois vous rendre plus de service en portant vos yeux sur les principes qu'en voulant vous arrêter dans les détails des faits des autres.

<sup>9</sup> Quant au *Nouvel Homme*, je vous prie de me pardonner si je ne puis faire le travail que vous me demandez de vous communiquer les additions ou changements dont je le croirais susceptible depuis que je lis B. Vous ferez

<sup>1</sup> Au bout du compte, cette dernière remarque incite à répondre par l'affirmative à la question que la première allusion à d'Hauterive suggérait : le procédé en cause, mis en œuvre aux équinoxes, consisterait, tout simplement (si l'on ose), dans les opérations théurgiques prescrites aux élus coëns par Martines de Pasqually, selon le rituel théurgique par lui communiqué. Voir aussi le § suivant.

<sup>2</sup> La copie Z, que suit la copie BMG, porte très distinctement « mieux » ; nous croyons pouvoir corriger en « unies », suivant alors la mention manuscrite d'un lecteur anonyme de Z. sans doute postérieure au prêt de Gilbert à Prunelle de Lière, qui pourtant se trompe de genre.

aisément cette besogne vous-même, à mesure que vous avancerez dans notre cher B. qu'il ne faut pas espérer de connaître en peu de temps et avec une légère lecture.

<sup>10</sup> Pour moi, le travail que vous me proposez serait au-dessus de mes forces. J'ai assez séjourné dans mon écritoire ; je ne dois plus m'enfoncer dans ce genre d'occupation et désormais je ne voudrais plus écrire que de ma *substance*. Aussi laissé-je reposer ma plume aujourd'hui en fait d'ouvrages.

<sup>11</sup> D'ailleurs, celui en question est plutôt une exhortation et un sermon qu'un enseignement, quoiqu'il y ait cependant par-ci par-là quelque chose à prendre. Je l'ai fait à la sollicitation de quelqu'un<sup>1</sup> qui voulait que j'écrivisse dans ce genre exhortatif. Je l'ai fait à la hâte et il a été imprimé sur le brouillon, et je me réjouis d'en être débarrassé. Il devrait être fini, mais les occupations de mon pays arrêtent tout ; ainsi je ne sais quand vous le verrez.

<sup>12</sup> Adieu, monsieur, je vous félicite d'habiter des lieux où règne le repos politique.

<sup>13</sup> Quoique ce soit bien le contraire pour moi, je me sou mets et tâche de louer Dieu de tout ce qu'il m'envoie, soit de satisfactions, soit de contrariétés. Je ne lui demande que la grâce de faire des unes et des autres l'usage le plus juste et le plus salulaire à mon avancement.

---

<sup>1</sup> La haute compétence et l'extrême obligeance du Rev. Erik E. Sandstrom (*New Church*), nous permet de fournir sur Silverhielm les renseignements suivants. Le baron Göran Ulric Fredrikson Silfverhjelm (ou Silverhjelm ou Silverhielm, mais prononcer Silverjelm), était le petit-fils de Catharine Swedenborg (septième enfant de Jesper Svedberg et Sara Behm, dont Emanuel était le troisième) et du doyen Jesper Unge. Leur deuxième fille, Theophila, avait épousé le baron Frederic Silverhjelm, dont Göran U. F., né le 24 novembre 1762 et mort le 10 septembre 1819. Ainsi, fils de la fille de la sœur d'Emanuel, c'est-à-dire de sa nièce, Göran peut être dit petit-neveu, et non point neveu, du théologien, mystique et visionnaire suédois de génie. En 1788, le baron Göran reçut procuration des héritiers d'Emanuel Swedenborg pour exécuter les volontés de celui-ci en disposant de sa bibliothèque. Les livres arrivèrent en Angleterre, où Swedenborg était mort. Notre Silverhielm, le Silverhielm de SM fut un disciple enthousiaste de Swedenborg et participa aux travaux de la *Philanthropic Society*. Après avoir appartenu au cabinet du gouvernement suédois, il représenta la Suède en Angleterre. On connaît un portrait de lui. C'est Silverhielm qui pressa SM d'écrire *le Nouvel Homme*, écrit à Strasbourg.